



HENRY GIDEL

COCO
CHANEL

GRANDES
BIOGRAPHIES

Flammarion

Extrait de la publication

COCO CHANEL

DU MÊME AUTEUR

La Dramaturgie de Feydeau, Champion, 1978, 2 volumes.

Le Théâtre de Feydeau, Klincksieck, 1979.

Le Vaudeville, PUF, 1986.

Théâtre complet de Feydeau, Bordas-Dunod, « Les Classiques Garnier », 1988-1989, 4 volumes.

Théâtre de Labiche, Bordas-Dunod, « Les Classiques Garnier », 1991-1992, 3 volumes.

Feydeau, Flammarion, 1991, prix Lutèce de la mémoire.

Les Deux Guitry, Flammarion, 1995, prix Goncourt de la biographie, prix du Nouveau Cercle de l'Union.

Cocteau, Flammarion, 1997.

Grand prix international de la critique littéraire 1991 pour l'ensemble de son œuvre.

Henry Gidel

COCO CHANEL

Flammarion

© Flammarion, 2000
ISBN : 978-2-0806-7671-9

À Catherine.

PRÉLUDE

Mars 1895. La route de Brive à Tulle grimpe en lacets... Elle est étroite, bien plus étroite qu'aujourd'hui. Quelques plaques de neige qu'un soleil d'hiver ne parvient pas à fondre parsèment les hauteurs voisines. Une carriole brinquebalante, bâchée d'une toile grise, monte péniblement la côte, traînée par une rosse et conduite par un bel homme d'une quarantaine d'années, noir de cheveux et de moustache, vêtu d'une blouse plissée. À ses côtés se serrent trois fillettes au visage mince et triste, coiffées de fichus effrangés.

Une heure plus tard, devant l'orphelinat d'Obazine¹, l'ancienne abbaye autour de laquelle le bourg s'est blotti, la même voiture stationne, vide cette fois de ses passagères. Le cheval, attaché par un licol à l'un des platanes

1. Ancienne orthographe d'Aubazine (Corrèze).

COCO CHANEL

qui ornent la place, hennit et s'ébroue en attendant son maître.

Bientôt s'ouvre la lourde porte clouée du couvent, laissant sortir d'un pas dégagé le conducteur, à présent seul. On a l'impression qu'il sourit.

L'homme à la carriole, c'est Albert Chanel, marchand forain de son état. Les trois fillettes qu'il vient d'abandonner à l'orphelinat sont ses propres enfants. Parce que, quelques jours plus tôt, elles ont perdu leur mère, il s'en débarrasse. Et jamais plus elles ne le reverront...

Les gamines se prénomment Julia, treize ans, Gabrielle, douze ans, et Antoinette, huit ans.

Gabrielle, c'est celle que, vingt ans plus tard, le monde entier baptisera Coco Chanel...

CHAPITRE PREMIER

UNE FAMILLE DE FORAINS

Être née à Saumur, avoir un père qui a vu le jour à Nîmes et se proclamer imperturbablement « Auvergnate » n'est pas l'un des moindres paradoxes sortis de la bouche de Gabrielle. La réalité est en vérité bien plus complexe.

Les origines de la famille Chanel se situent dans les Cévennes, au nord du département du Gard. C'est au hameau de Pontails, dans cette âpre région si longtemps ensevelie sous les neiges hivernales, que l'on rencontre la trace des ancêtres de Coco. Les habitants du lieu vivaient essentiellement du ramassage des châtaignes qu'ils vendaient chaque automne et qui, à l'époque – au début du XIX^e siècle – constituaient plus encore que le pain l'essentiel de leur alimentation. Ils aimaient se réunir les soirs à la veillée et les dimanches dans l'unique cabaret du lieu où ils chantaient, buvaient, racontaient les vieilles légendes du pays et se répétaient les potins du jour. Ce

cabaret, une ancienne ferme, solide bâtisse de pierre aux murailles épaisses et aux ouvertures étroites, semblait être sorti du sol par surprise, riche de racines et de traditions ancrées dans cette terre cévenole comme les châtaigniers séculaires qui, par milliers, tapissaient les collines environnantes, moutonnant jusqu'à l'infini...

Or le cabaretier, qui étanchait la soif des paysans de Ponteils et remplissait leurs pichets d'un vin aigrelet dont ils se satisfaisaient faute d'en avoir goûté de meilleur, n'était autre que l'arrière-grand-père de Gabrielle : Joseph Chanel, né dans le village sous la Révolution, en 1792. Outre cette piquette, Joseph et sa femme vendaient à leurs clients une eau-de-vie qui brûlait le gosier, un excellent pain de ménage cuit dans le four ouvrant sur la salle commune, du beurre et un saucisson aillé qui recueillait tous les suffrages.

Mais qu'on n'aille pas s'imaginer que le ménage fût prospère... Les Chanel étaient seulement les locataires d'une partie de la maison organisée autour de la salle commune – où l'on recevait les clients – avec sa cheminée à la plaque noire de suie, son lit clos, et le globe suspendu d'une lampe à pétrole. Ils disposaient aussi d'un réduit mal éclairé où l'on entassait les enfants sur des paillasses et d'une cave aux voûtes luisantes d'humidité.

Joseph avait dû construire de ses propres mains le coffre où sa femme rangeait le linge et les vêtements. De même que la longue table et les chaises où s'asseyaient les paysans. Naïvement orgueilleux de son adresse menuisière pourtant toute relative, à l'instar des ébénistes du siècle précédent, il n'avait pas hésité à signer

ses modestes productions. Faute de pouvoir graver dans le bois ses initiales, J.C., ce qui eût paru sacrilège au bon catholique qu'il était, il s'était borné à redoubler l'initiale de son patronyme, en utilisant deux grands C... un sigle dont il était loin de pressentir le fabuleux destin.

Entre 1830 et 1841, Joseph Chanel engendra cinq enfants, dont une fille. Parmi les fils, retenons le deuxième, Henri-Adrien Chanel. C'est le grand-père de Gabrielle, né en 1832, au début du règne de Louis-Philippe. Mais de quoi va-t-il vivre plus tard, « le Chanel », comme le nomment les paysans du coin ? Du cabaret ? Pas question ! C'est à l'aîné, tradition oblige, qu'il revient d'hériter de ce commerce. Alors, comme ses autres frères, il sera ouvrier agricole, « journalier » : il louera sa force, ses bras, son expérience aux paysans qui veulent bien de lui... La terre, il la connaît. Il ne connaît même qu'elle...

Malheureusement, dans les années 1850, la région souffre d'une grave crise : les châtaigniers dont elle vit sont décimés par de terribles maladies qui dessèchent leurs feuilles et leurs troncs. Affreux spectacle que celui de ces arbres noircis par la mort qui tendent vers le ciel leurs branches dénudées ! Quels agronomes iraient s'intéresser à ce pays perdu ? On a pu croire un instant que le mal s'en irait de lui-même... comme un mauvais songe. Vain espoir. On a essayé les processions... invoqué tous les saints du pays. Le ciel est resté sourd à toutes les prières.

Alors on émigre en masse...

Les jeunes surtout. Car si Joseph reste à son estaminet, ses fils, en revanche, délaissent la montagne et ses forêts pour chercher du travail. Henri-Adrien part en 1854. Il

a vingt-deux ans. Mais la ville lui fait peur : il n'ose pas se rendre à Alès, à sept ou huit lieues au sud de Pontails, où les houillères cherchent du personnel... Alors, il se fait embaucher dans le voisinage, à Saint-Jean-de-Vale-riscle. Il travaille à la magnanerie des Fournier : il apporte tous ses soins à leurs mûriers, à leurs vers à soie, à leurs cocons. Il adore cette activité qui correspond parfaitement à son éducation paysanne et son patron se montre très satisfait du zèle qu'il déploie. Tout irait pour le mieux s'il ne poussait pas ce zèle jusqu'à séduire sa fille, la jeune Virginie-Angelina, à peine âgée de seize ans... Cette coupable liaison est bientôt découverte. Définitivement compromise aux yeux des villageois, la pauvre Angelina risque de ne jamais trouver d'époux. Les Fournier sont d'autant plus ulcérés que le séducteur de leur fille n'est qu'un gueux : tout ce qu'il possède tient à l'aise dans le misérable sac de toile grise qu'il portait à son arrivée chez eux... N'importe, il doit réparer sa faute. Comme la fille est mineure, les Fournier sont prêts, s'il n'épouse pas celle qu'il a déshonorée, à le livrer aux gendarmes. Alors, en 1854, il se marie à la sauvette, dans le petit village de Gagnières, près de Bessèges.

Impossible pour le jeune couple de rester dans une région où le scandale l'a éclaboussé. Aussi les fugitifs jugent-ils plus prudent de s'établir quinze lieues plus au sud, à Nîmes, la « grande ville » où ils tentent de se faire oublier. Avec les Fournier, la rupture est totale et le pardon pour toujours exclu. Telle est alors la dureté des mœurs paysannes.

Encore faut-il au jeune époux de quoi faire vivre Angelina. S'il s'est rendu à Nîmes, c'est aussi parce qu'il

compte y retrouver nombre d'anciens habitants de Pontails qui, fuyant la misère, y ont trouvé eux-mêmes refuge. Tel son propre frère, Ernest, qui s'y est établi comme poissonnier. C'est sans doute par son entremise qu'Henri-Adrien trouve à se loger dans la vieille ville, rue du Bât-d'argent, non loin du plus important marché de Nîmes où il espère débiter dans le métier de camelot. Mais il lui faut rapidement déchanter. La concurrence y est trop rude. Le jeune paysan ne sait pas vendre aux gens de la ville les cravates, les écharpes, les bérets ou les vêtements de travail qu'il étale sans goût sur son éventaire : il n'a pas le savoir-faire particulier qu'exige cette profession. Il préfère devenir colporteur, « tourner » de foire en foire dans la région. Ainsi aura-t-il surtout affaire à ces paysans auxquels il sait parler... Son choix se révèle judicieux et il s'aperçoit rapidement qu'il peut vivre de ce métier. D'ailleurs, ne correspond-il pas à son horreur de la monotonie et à son désir de voyager ? Alors on peut le voir dans toutes les foires du département, à Saint-Jean-du-Gard, à Anduze, à Remoulins, à Uzès, comme à Pont-Saint-Esprit ou à Aigues-Mortes. On reconnaît sa charrette brinquebalante sur toutes les routes du Gard, sillonnant les garrigues de la plaine ou gravissant les pentes de l'Aigoual. Sous le ciel torride des étés méridionaux comme sous les neiges persistantes des hivers cévenols.

Très prolifique, Henri-Adrien donne naissance à une ribambelle d'enfants : dix-neuf pour être précis¹. Le premier, né en 1856, n'est autre qu'Albert, le futur père de

1. Au XIX^e siècle, ces grandes familles étaient moins exceptionnelles que de nos jours. Ainsi Adolphe Thiers était lui-même le dix-neuvième enfant de son père.

Gabrielle. Sa mère, Angelina, dix-neuf ans, accouche seule dans un hospice de Nîmes. Son mari, retenu par quelque foire et redoutant le manque à gagner, ne s'est pas dérangé. Aucun autre membre de la famille ne vient apporter le moindre réconfort à l'accouchée... On est très brutal dans ce milieu où le chacun pour soi est une règle qui ne choque personne.

Parmi les frères et sœurs presque tous nés au hasard des tournées, Albert nourrit une certaine prédilection pour la petite Louise, née en 1863, la future tante de Gabrielle. Ensemble, les deux enfants participent à la subsistance de la famille. Leurs parents les louent à des paysans pour les fenaisons comme pour les vendanges. Très souvent aussi, ils les font coltiner de lourds ballots de linge et de vêtements jusqu'au marché où ils travaillent.

Tout naturellement, le père de Gabrielle est amené à exercer la même profession que son père pour échapper à la misère. Après son service militaire, Albert reste encore quelques années aux côtés de ses parents, où il se familiarise avec le métier de colporteur. Doué pour la parole, excellent vendeur, il étourdit le public par son inépuisable faconde. Un beau jour, il s'estime prêt à voler de ses propres ailes et entame la même existence itinérante qu'Henri-Adrien et sa femme.

D'un tempérament beaucoup plus hardi que celui de son père, il ose s'aventurer dans les départements voisins comme l'Ardèche, la Haute-Loire, le Puy-de-Dôme. Aux vêtements de travail et à la bonneterie, il adjoint, entre autres, la mercerie, la confiserie, le pain d'épices et même... le vin. Il a déniché un irrésistible petit cru du Gard à la robe couleur rubis. Un verre de ce nectar offert

avec une rondelle de saucisson et un quignon de pain bis entraîne infailliblement l'achat de plusieurs bouteilles, quand ce n'est pas d'un tonnelet.

Un jour de novembre 1881 pour la foire Saint-Martin, Albert, débarquant de sa carriole, installe ses tréteaux sur la place d'une petite ville du nord du Puy-de-Dôme, Courpière¹, non loin de Thiers, la capitale auvergnate de la coutellerie. Courpière est à l'époque un petit bourg d'à peine 2 000 habitants qui domine la vallée de la Dore², charmante rivière très poissonneuse qui le dimanche attire les pêcheurs de truites de cinq ou six lieues à la ronde. Le cœur de la ville est dominé par l'église Saint-Martin, édifice carolingien autour duquel se pressent nombre de maisons médiévales. Ce quartier est parcouru de ruelles étroites et sinueuses. La petite cité peuplée de paysans, d'artisans (potiers, tailleurs, cordonniers, sabotiers...) et de commerçants est particulièrement active, comme en témoigne l'existence de plusieurs marchés au centre de la ville. Outre les halles, la commune est dotée d'un marché aux châtaignes, d'un marché au fil, d'un marché de la poterie et d'un marché aux sabots...

Séduit par l'animation qui règne dans ce bourg, Albert décide d'y passer tranquillement la mauvaise saison. Il trouve à se loger chez un certain Marin Devolle, menuisier de père en fils. Ce jeune homme, orphelin de bonne heure, bénéficie d'une réputation si sérieuse qu'on lui a confié la tutelle de sa sœur cadette, Jeanne, dix-neuf ans,

1. Sur cette ville, consulter le précieux ouvrage édité par la municipalité : *Courpière, porte du Livradois-Forez* (1998).

2. Qui se jette plus au nord dans l'Allier, non loin de Vichy et à proximité de Chateldon.

qui se destine à la couture... Elle loge alors chez son oncle Augustin Chardon, un vigneron des alentours qui l'a recueillie à la mort de sa mère treize ans plus tôt.

Or l'insouciant Albert, homme à femmes, adorant les aventures rapides et sans lendemain, n'a aucune difficulté – et n'éprouve pas le moindre scrupule – à séduire la jeune sœur de son hôte. Étourdie par ce beau parleur, n'ayant jamais mis les pieds, ne serait-ce qu'à Clermont-Ferrand, voire à Thiers ou à Riom, elle se laisse bousculer dans le foin d'une grange voisine, avec les toiles d'araignées comme ciel de lit. Ce n'est d'ailleurs pas l'unique femme dont ce coq de village fait la conquête à Courpière, mais c'est la seule qu'il a la malchance d'engrosser...

Les jours passent, la jeune fille se répand en lamentations et s'interroge sur son avenir et sur la réaction de son frère. Pour Albert, la situation se complique. Ce n'est certes pas la première fois que le forain subit pareille mésaventure au cours de ses tournées. Aussi ne se fait-il guère de soucis. En pareil cas, il ne connaît qu'un seul remède aussi efficace qu'inélégant : la fuite, la fuite sans retour. En l'occurrence, il lui suffira de rayer Courpière de la liste de ses étapes. Ce n'est pas plus difficile que cela.

Un matin de juillet 1832, Marin, qui ne se doutait de rien, frappe à la porte de son pensionnaire et trouve la chambre vide. Le lit est fait et la pièce parfaitement rangée. Il se perd en conjectures sur cette incompréhensible disparition. Dans les semaines qui suivent, l'oncle Augustin Chardon finit par remarquer l'embonpoint de la jeune fille. Elle doit, en larmes, avouer sa faute. C'est un beau scandale ! Chassée sans pitié, la malheureuse

trouve refuge chez son frère. La famille Devolle s'estime outragée par le comportement de ce vaurien d'Albert. Il ne s'en tirera pas aussi facilement, le bougre ! On saura le retrouver ! Toute la tribu Devolle aidée par Victor Chamerlat, le maire de la petite ville, comme si l'honneur même de Courpière se trouvait sali dans cette affaire, se livre à la chasse à l'homme. Entreprise diablement difficile, car les forains, comme chacun sait, changent continuellement de résidence. Après plusieurs mois d'enquête, on finit dans un premier temps par localiser les parents du coupable : Henri-Adrien et sa femme Angelina. Ils habitent provisoirement Clermont, à une cinquantaine de kilomètres. Terrorisés par les menaces des Devolle venus en nombre, ils livrent l'adresse de leur fils : Aubenas, Ardèche. Jeanne n'hésite pas. Alors que sa grossesse touche à son terme, refusant toute compagnie, elle prend bravement, comme une somnambule, le chemin d'Aubenas. On lui dit là-bas qu'Albert a pris pension dans une auberge où il vit comme un coq en pâte. Bon buveur, bon mangeur, il reçoit avec jovialité les représentants avec lesquels il est en rapport pour ses affaires.

On devine la stupéfaction d'Albert lorsque la porte de l'auberge s'ouvre et que s'y encadre la silhouette quelque peu épaissie de celle qu'il a séduite quelques mois auparavant. Pour lui, c'était déjà de l'histoire ancienne. Mais la réalité resurgit brutalement. Quel accueil le forain réserve-t-il à l'arrivante ? Impossible à savoir. Toujours est-il que dès le lendemain soir Jeanne accouche dans une modeste chambre de l'auberge, au milieu d'un va-et-vient de bassines d'eau chaude et de linges. Difficile pour Albert de se dérober sans scandale... Le sens des

Crédits photographiques

1. Chanel en 1909 : © Collection particulière, D.R.
2. Coco Chanel et Boy Capel, dessin de Sem : © SPADEM, 1979.
3. Une noce paysanne à Royallieu : © Collection particulière, D.R.
4. Deauville, 1913 : © a. b. c. press, Amsterdam.
5. Chanel par Horst : © Horst.
6. Pierre Reverdy, photo Harlingue : © Roger Viollet.
7. Chanel et Westminster : © Radio Times Hulton Picture Library, Londres.
8. Grève rue Cambon : © Keystone.
9. Chanel à Hollywood : © D.R.
10. Une soirée mondaine : © Roger Schall.
11. Coco dessinée par Cocteau : © SPADEM, 1979, coll. Dermit.
12. Le parfum le plus célèbre du monde, photo Laurent Hérail Studio : © SPADEM Paris & BCF Tokyo, 1990.
13. Chanel en 1936 : © Roger Viollet.
14. Chanel en 1938 : © Roger Schall, collection Chanel.
15. Le sac Chanel : © Laurent Hérail Studio.
16. Les chaussures Chanel, photo Laurent Hérail Studio : © Collection R. Massaro.
17. Un modèle de la rue Cambon, photo U. F. A. C. : © Collection U. F. A. C.
18. Gabrielle par Robert Doisneau : © Robert Doisneau/Rapho.

TABLE DES MATIÈRES

Prélude	9
I – Une famille de forains	11
II – Enfance et adolescence de Gabrielle	23
III – L’entrée dans la vie.....	53
IV – Royallieu ou le pied à l’étrier.....	79
V – De Deauville à Biarritz.....	117
VI – Les années folles	177
VII – The duke of Westminster.....	233
VIII – Le temps d’Iribe.....	293
IX – Le commencement de la fin.....	321
X – Un si long entracte.....	337
XI – Retraite ou exil ?.....	371
XII – Le retour de Mademoiselle	393
XIII – Jusqu’au bout.....	421
Remerciements.....	431
Bibliographie	433
Filmographie	437
Crédits photographiques	438